

Glozel

BULLETIN

de la

Société de Géographie

DE TOULOUSE



Paraissant chaque mois, sauf pendant les vacances.

DECEMBRE

1928



47°

Année



DECEMBRE

1928



N° 52

Nouvelle Série



HOTEL D'ASSÉZAT  
SIÈGE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

SOMMAIRE

*Lettres de cachet en Languedoc.*

**Mademoiselle Rozière, chanteuse  
(1729-1730),**

Par M. Louis THOMAS

Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

**Un coin de la Gaule au quaternaire : autour de Glozel**

Par M. le Commandant LITRE,

Ancien Président.

**Les Livres : L'île abandonnée,**  
Par M. G. DE MONSABERT, Secrétaire général.


Abonnement : 25 frs. par an.

(Les membres titulaires reçoivent gratuitement le Bulletin).

Le Numéro : 2 fr. 50.

*Pour tout ce qui concerne la  
Rédaction, l'Administration et la  
Publicité, s'adresser à*

M. G. DE MONSABERT, Secrétaire-Général  
34, Rue Bayard.



## Un coin de la Gaule au quaternaire : autour de Glozel

(Suite et fin.)

### III. HISTOIRE DE GLOZEL-FERRIÈRES.

#### *Les objets trouvés.*

Autour du four, sur un espace de 60 mètres sur 15, on a retrouvé des objets très divers, qui ont été classés par M. Depéret en huit catégories. Examinons ce que ces catégories peuvent nous apprendre. Il y a :

1° De nombreuses plaquettes en argile, mal cuite (plus de cinquante), sur lesquelles sont incisés des caractères alphabétiques. Remarquons que ces plaquettes n'exigeaient qu'un maigre four à briques.

2° Des haches et des tranchets polis, en pierre verte (jadéite), étrangère à la région, de la facture néolithique habituelle; quelques-uns de ces outils portent sur leur face des signes alphabétiques semblables à ceux des plaquettes.

Remarquons que ces outils sont de provenance étrangère, qu'ils ont été apportés et non produits sur le lieu.

3° Des anneaux en schistes verts, métamorphiques, parfois ornés des mêmes signes, plus finement gravés. Remarque : ces anneaux ont pu être faits sur place, mais ils n'exigeaient aucune cuisson.

4° Des outils variés en silex, éclatés et retouchés, perçoirs, burins, racloirs, etc., d'un type plus grossier que les silex de la belle époque. La matière en est étrangère à la région, et n'a pu provenir que des argiles à silex crétacé du Mâconnais.

Remarque : c'est encore un apport d'une région voisine et qui ne suppose pas l'emploi du feu.

5° La céramique y est richement représentée par des vases en terre à briques, toujours façonnés à la main et non pas au tour, comme il était habituel à la fin néolithique. Les uns sont

largement ouverts et représentent des écuelles ou des lampes; d'autres sont renflés, souvent avec un apport. Quelques-uns n'ont qu'une petite ouverture supérieure, ils présentent des ornements extérieurs : des sillons verticaux ou obliques, parfois entrecroisés. Les plus intéressants portent sur un côté une tête humaine, représentée par des arcades sourcillières saillantes, des yeux ronds, un nez réduit à la région des os nasaux, jamais de bouche. Ce genre de vases paraît destiné à des usages funéraires. Remarque : toute cette céramique nécessitait tout juste un four à potier, et non un four à verre.

6° Des harpons multidentés, de style magdalénien, et des aiguilles grossières en os, percées d'un chas. Des bobines en argile cuite et des fusaiöles percées en même matière, et qui servaient de plombs pour les filets.

Remarque : cet outillage pour pêcheurs n'employait que de l'os et de la brique.

7° De grossières statuettes, en argile desséchée, à peine cuite, symboles phalliques, portant les uns l'attribut sexuel et d'autres les deux attributs masculin et féminin. Remarque : il n'y a encore là que de la poterie grossière.

8° Des dessins d'animaux sur des galets des roches primaires du Sichon ou de l'Allier. Ces dessins sont assez primitifs et sont loin d'atteindre la perfection et le naturalisme de l'art aurignacien ou magdalénien. On y reconnaît un groupe de chevaux, un buffle, mais principalement de nombreux cervidés, dont le plus abondant est le chevreuil, représenté par plusieurs sujets mâles et par des biches. Une belle scène d'allaitement représenterait plutôt une chèvre commune. Remarque : ceci est bien de la région, mais n'exige aucun four.

#### *L'origine de la cité.*

C'est cependant un four à verre que d'abord on a voulu avoir, dont on a fait les frais et qui a servi. Et c'est là le nœud de toute la question, car, dans les sociétés comme dans les individus « le besoin crée l'organe » et « nécessité est mère d'industrie ». C'est le peuplement même de la montagne Bourbonnaise qui a suscité le four à verre.

Un regard jeté sur la carte fait penser qu'à Ferrières a dû être le premier noyau de ce peuplement. La voie naturelle d'ex-

pansion des Arvernes vers le Nord, a été l'Allier; mais la navigation primitive, qui s'est faite par radeaux utriculaires, pouvait, en longeant les bords, utiliser tout cours d'eau un peu régulier : le *Sichon*, à son embouchure, s'offrait à une telle navigation. Au contraire, dans la partie supérieure de son cours, cette rivière est torrentueuse, descendant avec un gros volume d'eau des pentes très rapides qui interdisaient l'accès; mais dans la deuxième partie, où il décrit ses larges sinuosités, sa pente se réduit et son cours se régularise. Le point d'arrêt de la navigation était marqué par une station humaine : elle a pris le nom de Ferrières : que signifie ce nom ?

On compte en France 82 communes ou hameaux portant ce nom de Ferrières : pour une bonne moitié, on signale sur leur territoire des forges ou des mines de fer, exploitées ou seulement reconnues; mais pour les autres, on n'en signale pas, et la raison du nom peut être différente. C'est évidemment le cas pour une commune de l'Orne, qui s'appelle Ferrières-la-Verrerie. La distinction entre les deux labiales aspirées, V et F, n'a pas toujours existé dans les dialectes anciens, et leur confusion n'est pas pour étonner. A Ferrières-sur-Sichon, il n'y a pas de fer, mais il y a eu une verrerie. C'est celle-ci qui a qualifié la cité, et qui a donc présidé à son origine.

#### *Les besoins à satisfaire.*

C'est le gibier, abondant tant qu'il était seul dans la montagne Bourbonnaise, qui a attiré l'arverne-chasseur. Ce gibier comprenait surtout des cervidés et principalement des chevreuils, toutes espèces rapides et légères. Par leur légèreté, elles déjouent les pièges que l'on prépare pour de plus grosses espèces; et dans leur course rapide, on ne peut les atteindre que par des armes de jet. Il fallait donc au chasseur un approvisionnement assuré de pointes de flèche; or, la montagne Bourbonnaise n'a point de silex. Mais les Arvernes avaient trouvé, autour de leurs volcans, des matières vitreuses, notamment des obsidiennes, susceptibles de remplacer le silex pour des usages tranchants. Un jour ou l'autre, ils auront eu l'occasion de constater que de grands feux artificiels pouvaient produire des substances vitreuses, analogues aux substances plutoniques. On sait, du reste, que maintes peuplades primitives ont fait usage de pointes de flèche en verre.

Quelque arverne chasseur, débarquant au coude du Sichoñ, après avoir constaté l'abondance du gibier, aura remarqué qu'à proximité, à Glozel, la nature avait disposé côte à côte les deux sortes de matières vitrifiables, et cela au milieu de grands bois.

L'absolu besoin de pointes de flèches a donc suscité le four à verre, non pas en vue de produire des verres raffinés, mais le verre brut, suffisant pour sa destination cynégétique (1).

On a cependant trouvé dans les scories du four deux larmes bataviques. On sait que ces larmes s'obtiennent quand des gouttes de verre fondu tombent dans de l'eau froide : le verre se trempe alors, tout en s'étirant. Ces larmes offrent un très grande résistance à l'écrasement, quand on presse sur leur panse; mais si on brise leur pointe, elles éclatent, leur matière se réduisent en miettes. Ces larmes ne sont aujourd'hui qu'un objet de physique amusante. Mais aux anciens âges l'utilité immédiate réclamait tous les efforts de l'homme.

Si les larmes retrouvées n'ont pas été un produit fortuit mais voulu, quel pouvait être leur emploi ? comme parure, la fragilité de leur pointe rendait la suspension difficile et l'ornement procuré était précaire, sinon dangereux. Mais peut être, reliées par leur panse au bout d'une flèche, pouvait-on les tirer contre le gibier, et, leur pointe se brisant au choc, obtenir, en quelque mesure, les effets d'un projectile explosible.

#### *Les besoins du four.*

Le four à verre, enfoui et couvert ne pouvait recevoir sa chauffe que par le dessus; et pour obtenir le degré voulu, il fallait de grands brasiers, constitués, non par de menus fragments qui ne donnent que de la flamme, mais par des tisons en rondins, qui procurent une chauffe intensive. L'allumage du four exigeait donc, au préalable, un abatage de vrais arbres et en plus leur débit et le transport à pied-œuvre. Cet abatage de gros débit, à

---

(1) Il a été trouvé à Glozel une flèche en schiste et même un harpon multidenté en schiste. L'abbé Breuil a pensé que ce pouvait être des objets votifs : où serait alors l'autel ? Mais on peut croire que ce sont des essais primitifs : car, avant d'en venir à constituer une verrerie, on a dû essayer de tout. Peut-être encore n'y a-t-il que des modèles pour le travail de l'os qui, selon les observations de l'éminent préhistorien, s'effectua, à Glozel, d'une manière assez maladroite.

l'époque de la pierre, ne s'obtenait que par le feu. Les transports, dans ce pays montagneux et coupé de profonds ravins, étaient une difficulté réelle, et qui allait en croissant, à mesure que les allumages se répétaient et que l'abatage s'étendait à un plus grand rayon.

Ces opérations et la fabrication du verre occupaient tout un personnel spécialisé et nombreux, qui a dû, dès le début avoir un centre et constituer une cité. Autour même du four, la grande chaleur et la fumée dégagée étaient une gêne; le ruisseau de Vareilles, torrentueux et partout guéable, procurait juste l'eau nécessaire au malaxage de l'argile et n'offrait pas une voie de débouchés. La cité s'est donc établie à portée, mais auprès des eaux vives et abondantes, et sur la voie d'accès du pays, à Ferrières.

Le four à verre, tant qu'il a été indispensable, a été un grand consommateur de bois; ç'a été un agent incessant de défrichement, à la suite duquel quelque culture a pu naître autour de la cité. Celle-ci s'est donc développée de plus en plus, en voyant son champ s'étendre à chaque allumage. Mais la nécessité d'un four à verre n'a pas été indéfinie, et il est arrivé un jour où l'industrie a dû se transformer.

#### *Introduction du silex.*

M. Depéret a constaté que des outils variés, traçoirs, burins, raclours, etc., trouvés dans les fouilles de Glazel, sont d'un silex grossier qui n'a pu provenir que de sargiles à *silex crétacé de la région du Mâconnais*. Nous ignorons à quelle époque les silex de cette région voisine ont été exploités; mais il fallu, pour que leur emploi se répandît jusqu'à Glazel, que des communications se soient établies entre Bourbonnais et Mâconnais : elles n'ont été ni directes, ni faciles.

La montagne Bourbonnaise n'a que deux exutoires naturels : l'un, au pied des Bois Noirs, est le Sichon; l'autre, longeant la Madeleine, est la Besbre qui, se dirigeant vers le Nord, passe à Mayet, à Lapalisse et, après un cours de 100 kilomètres, va se jeter dans la Loire. Mais entre cette Loire et la Saône règnent les monts du Beaujolais et du Charollais; et pour que des communications transversales s'établissent entre des bassins ainsi séparés, il a fallu un grand progrès du peuplement, de l'un et de l'autre côté. Après quoi, il fallait encore remonter le cours de la

Besbre, qui est très tourmenté dans la montagne. Tout cela a fini par se réaliser, nous en avons, à Glozel, le témoignage, mais tout cela n'a pu arriver qu'à son temps, Le besoin de l'outillage en silex s'est fait sentir, à Ferrières, dans la mesure du peuplement et du défrichement : dans la même mesure, la chasse se restreignait tandis que la pêche et l'agriculture contribuaient de mieux en mieux à l'agriculture !...

Le verre, si coûteux à produire, trouvait de moins en moins son emploi : le four à fondre était délaissé, et le four à fritter se réduisait à cuire des briques et des pots, des statuettes, des urnes funéraires, de tel modèle que l'on a voulu et, en dernier lieu, les objets pornographiques, coutumiers aux Romains, ou le matériel de sorcellerie magique pour les dévots au démon Tychou ou à sa femelle Tyché, dont le culte a pu trouver un centre propice auprès des sources thermales de Vichy.

#### *Les livres de commerce.*

Quels que soient son état et son objet, une industrie de produits inertes entraîne nécessairement un commerce. Il faut échanger les produits contre des substances alimentaires ou une monnaie qui les représente.

Dans les marchés de troc, donnant donnant, une telle monnaie n'est pas toujours nécessaire; mais pour une industrie, dont la mise en marche exige de grands préparatifs, il faut des commandes préalables, un signe représentatif des prix convenus, en même temps qu'une trace matérielle de chaque commande; et, en outre, pour l'industriel, un enregistrement qui récapitule la répartition des produits à obtenir de la fabrication. Nous devons retrouver, à Glozel, les marques de telles opérations.

Les objets d'échange, au début, ne pouvaient consister qu'en pièces de gibier. Les clients étaient des chasseurs, peu sédentaires de leur nature, et qui pouvaient venir d'assez loin. Il fallait une trace matérielle de la commande, spécifiant la nature et le nombre des pièces d'échange, ou partie de ces pièces selon le cas. On s'explique ainsi ces galets, où l'on voit figurer, sans nulle prétention d'art, tel cervidé, soit adulte, soit petit, soit mâle ou femelle, et à côté, quelque signe alphabétiforme ou autre, signature du client.

Ces galets devaient être conservés auprès du four. Ils étaient

enfouis à la surface de l'argile et sur le rectangle que nous avons dit. L'abbé Breuil a remarqué qu'autour des objets, l'argile n'était plus aussi compacte, comme si elle avait été remuée pour enfouir les objets puis les recouvrir. L'illustre préhistorien s'explique ainsi que dans cette argile, même les objets en os aient pu se conserver. Cette conservation n'aurait pas eu lieu dans la terre végétale. Et cela confirme la grande ancienneté de l'industrie, puisque cette terre végétale n'existait pas encore, alors qu'elle mesure aujourd'hui 0 m. 30 d'épaisseur.

On trouve aussi, auprès du four, des anneaux en schiste portant des inscriptions en lettres et nombres, qui s'expliquent par l'industrie. Le four ne s'allumait que s'il avait, au préalable, reçu des commandes suffisantes. Il fallait garder un enregistrement de la destination et de la répartition des produits, une fois fabriqués. Les anneaux de schistes, enfilés sur un bâton, remplissaient cet office. On savait ainsi que de la fournée, tant d'objets étaient pour le client C, tant pour le client A, etc., etc.

L'industrie peut encore avoir été l'origine des tablettes inscrites. L'industriel, tout le premier, pour s'éviter des redites à chaque client, a été conduit à dresser un tableau de ses conditions pour telle ou telle catégorie d'objets. Il a été publié des tablettes où des signes numériques s'intercalent entre les caractères aziliens : elles nous paraissent correspondre à un tel objet.

Mais il est naturel que des clients aient aussi voulu des tablettes pour leur usage : on en trouve donc de non inscrites. Enfin, certains en ont voulu de toutes gravées et selon des modèles qu'ils apportaient. Ainsi, on en trouve un bon nombre en caractères latins et magiques. Mais avec la tourbe, qui a constitué les armées de l'empire romain, des caractères hétéroclites ont pu être transcrits : il y en a de syriaques, dit-on; quelque Goth aura demandé des textes où figure la croix gammée et peut-être des caractères runiques.

#### *Absence du métal.*

A Glozel, on n'a retrouvé aucune trace de métal; et c'est une cause de perplexité pour certains préhistoriens doctrinaires. C'est qu'il est toujours difficile de s'échapper des idées, que nous font les circonstances où nous vivons, pour se placer dans les conditions d'ancêtres très lointains.

Au début du quaternaire, il s'en fallait d'un tiers que le terri-



toire de la Gaule remplit ses limites actuelles, et de notables parties, à l'Ouest, étaient encore insulaires. A la fin de cet âge seulement (1600 A. C.), le territoire de notre pays a été complet et d'un seul tenant; mais il restait entrecoupé de très grands et nombreux marécages.

Les Romains, pour faciliter leur domination, ont tout d'abord construit des routes directes, d'un centre à l'autre, les traçant à travers monts et vaux, et les pavant, ce qui enlevait toute préoccupation de l'état du terrain. Mais ils n'avaient aucun souci de desservir les cantons improductifs pour eux. Même sous leur domination, la Gaule était encore très compartimentée, par ses forêts et ses marais. Les populations pouvaient donc être encore ici à l'outillage du silex, du quartzite et de l'os, là à celui du cuivre plus ou moins pur, ou du fer, certains à l'obsidienne et au verre, pendant que des attardés en étaient encore aux pieux, à la massue et aux cailloux. Dans cet état de choses seulement on peut s'expliquer tout ce que Glozel a présenté d'étrange et de mystérieux à de très bons esprits, mais trop enclins à se confiner dans l'ordre d'idées qui leur était familier.

Quatre mille ans avant J.-C. ou 300 après, se demandait-on au début. Suivant la règle cartésienne de ne raisonner que sur des dénombrements complets, c'est quatre mille ans avant notre ère et trois cents ans après, qu'il fallait se dire. C'était un long intervalle à envisager.

Mais rien ne s'improvise dans la Nature : tout y est, sinon nécessaire, du moins déterminé. Il fallait donc scruter les circonstances du lieu et leur variation dans le temps pour saisir le déterminisme.

#### *Conclusion.*

Pour comprendre la question posée par Glozel, nous nous sommes rendu compte d'abord des conditions du terrain et de la contrée. La Géographie empêche, en effet, de trop s'égarer : elle est un utile frein à « la folle du logis », et aux suppositions qu'elle n'est jamais à court d'inventer. La Géographie est une aide nécessaire à bien des sciences; mais elle est le support indispensable de l'Histoire, à laquelle elle fournit plus d'une fois la raison d'être des événements.

Dans notre sujet particulier, elle nous a permis de caractériser le lieu de Glozel et l'industrie qui a amené l'homme en ce point.

« La verrerie est le plus complexe des arts du feu ». Nos aïeux du quaternaire l'ont cependant pratiqué à Ferrières, parce qu'il le fallait alors, pour vivre là.

A la suite des progrès du peuplement et des communications, l'utilité du verre s'est amoindrie: l'industrie s'est modifiée en conséquence. Ainsi il y a lieu de considérer pour elle une durée comportant une date initiale et une terminale.

Il nous est apparu que le point de départ pouvait être reporté à la deuxième moitié du quaternaire, c'est-à-dire après l'extinction des volcans arvernes; et la mort de l'industrie peut bien s'être produite au temps de Diodétien, indiquée par M. C. Julian, temps après lequel on peut bien dire: Hélas! pour notre pauvre Gaule.

« Les Romains, a dit Montesquieu, conquirent tout pour tout détruire. » Dès, en effet, que notre Gaule a reçu l'étiquette Romaine, la dissociation des liens nationaux, la conscription, sans terme, des jeunes hommes, les exactions du fisc ont amené d'abord la désolation des campagnes et des villes; puis, l'appel incessant de Barbares, soit pour coloniser, soit pour remplir les armées des empereurs ou des tyrans locaux, ont achevé la dévastation; et la nuit s'est étendue sur tout notre pays.

C'est au-delà de cette profonde éclipse que la civilisation de nos aïeux s'était épanouie et qu'il faut aller la rechercher.

L'étude que nous venons de faire nous a montré que, déjà au quaternaire, nos aïeux étaient vêtus décentement; qu'ils connaissaient les lettres, et que, dans un recoin obscur de notre Gaule, et demeuré à l'âge de la pierre, il s'était installé une industrie difficile et délicate entre toutes, une verrerie, avec une pratique commerciale et déjà une écriture sur schiste ou sur tablettes d'argile cuite.

Du choc des idées, qui se sont si vivement heurtées au sujet de Glozel, avaient jailli diverses étincelles, qui risquaient de s'éteindre dans la tourmente des jours actuels. Nous les avons toutes recueillies sur une trame géographique, et il en est résulté un peu de lueur sur l'existence de nos aïeux, à une époque où, sûrement, ils n'avaient subi encore que des influences occidentales, où ils étaient donc, sans adulations, de vrais et purs Gaulois.

Commandant LITRE, ancien président.

